1946 - 22e Année

Nos 85-88

Les Échos de Saint-Pé



Direction et Administration :

Saint - Pé - de - Bigorre (Hautes - Pyrénées)

Abonnement : 15 fr. par an - C/c Postal : 9065 Toulouse

I. — SAINT-PÉ CENTRE SPÉLÉOLOGIQUE MERVEILLEUX ET INSOUPÇONNÉ

Les origines d'une vocation spéléologique.

A la galerie de paléontologie du *Museum* de Paris, on peut admirer un panneau de Cormon représentant un groupe de chasseurs de l'époque glaciaire. Tandis que le fond du paysage se ferme sur une caverne, le premier plan nous montre, sur la neige, un homme hirsute et recouvert de peaux de bêtes, prêt à tirer de l'arc sur un fauve qui passe près de lui. Eh bien, ce sauvage demi-nu et à l'aspect redoutable, je l'ai vu à Saint-Pé pendant mon enfance. On l'appelait *Yan de las Campanes*. De carrure massive, les cheveux en désordre sur les épaules, la barbe longue, les yeux hagards, vêtu d'un vieux pantalon dont une jambe s'arrêtait à mi-cuisse et dont l'autre descendait jusqu'au talon, il était célèbre parmi la gent écolière et buissonnière de ce temps. Nous le craignons un peu, vous le devinez facilement, mais l'étrangeté de son accoutrement et de ses habitudes triomphait de nos craintes. L'homme, inoffensif d'ailleurs, habitait une grotte des environs immédiats de Saint-Pé, le *Castéra*, au nom préhistorique, ou du moins protohistorique : *Castéra* = castra.

Cette grotte, quel affreux dépotoir : quand j'y songe à trente-cinq ans de distance! Depuis ce temps, j'ai vu pas mal de charniers, et pourtant je frémis encore à son souvenir. Mais à huit ans, fait-on attention à ces détails? Nous n'avions d'yeux que pour le carillon original qu'avait confectionné notre homme avec des boîtes de conserves et des cailloux en guise de battants. Une ficelle qu'on tirait déclanchait un tintamarre assourdissant dont l'écho se prolongeait dans les fissures et les galeries de la grotte. Si Yan était chez lui, il carillonnait à la longueur de journée. S'il était à la campagne pour mendier une maigre pitance :

— « *As poutatyé? Da m'en drin?* » As-tu de la soupe? Donne-m'en un peu — c'était à peu près tout ce qu'il savait dire.

S'il était à la campagne, nous le remplacions au service des cloches : trop souvent même, nous démolissions cet assemblage savant de campanes et de campanettes.

C'est là que je fis mon apprentissage de spéléologue. Il fut interrompu de bonne heure par des tailleurs de pierre qui installèrent une carrière au *Castéra* et délogèrent *Yan dé las Campanes*, obligé de chercher un refuge ailleurs. Sous les coups de mine, la grotte disparut bien vite. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un petit puits de cinq à six mètres. Quant à Yan, il est mort depuis longtemps, peut-être du chagrin d'avoir perdu sa demeure et son carillon.

Si les traces de ce passé lointain s'évanouirent rapidement, les grottes cependant continuèrent à hanter mon imagination. Maintenant que j'étais grand — songez donc, j'avais dix ans — je réussissais parfois à échapper à la tutelle maternelle pour m'aventurer hors de la ville, jusqu'à la demeure de *Vendome*. Encore un primitif, celui-là, qui vivait il y a soixante ans, comme on vivait il y a mille ans. Seul un bonnet phrygien distinguait notre héros de l'homme de Néanderthal, grâce à quoi il était la terreur du pays. On disait aussi que c'était un

ancien conventionnel, et cela suffisait pour épouvanter les bonnes gens. Pourtant on n'eut jamais à lui reprocher la moindre menace, la moindre agression, ni le moindre méfait. Mais se peut-il qu'un homme qui porte calotte rouge et qui vit sous terre ne soit pas dangereux? Au moment où se rapportent mes souvenirs, *Vendome* était mort depuis longtemps, et pourtant peu de personnes auraient osé traverser la plaine, le soleil couché. Sans souffler mot et avec un tremblement fébrile et craintif, je serrais la main de mon grand-père lorsque, au retour de la pêche, nous traversions ce coin de route à la tombée de la nuit. Les légendes sont si tenaces chez nous!

Un peu plus haut, sur la *Lit*, la tute de *Fayouye* surveillait de son œil de cyclope la grand'route où s'attardaient, le soir, les rouliers retour du marché de Lourdes et les roulottes des bohémiens en quête d'aventures. Au début du XIX[e] siècle, vivait dans cet abri sous roche, un pauvre hère, tailleur de son métier, *Denis Fayouyas*. Dans la journée, il allait chez les paysans du voisinage gagner l'écuelle de broye nécessaire à sa subsistance, en racommodant sarraus de grosse toile et capes de bure; au crépuscule, il regagnait son aire, à travers les broussailles et les escarpements de la colline. Comme il était grand admirateur de Napoléon I[er], il occupait ses loisirs à graver sur les murs de son antre les exploits de l'empereur. Aujourd'hui, la tute n'est plus qu'un but de promenade pour les amoureux et les déchiffreurs de hiéroglyphes.

Mis à part le cours hypogé de la *Batmale*, sous un tunnel artificiel, la cachette du souffleur à la salle de théâtre du Séminaire et les combles de l'église que je qualifiais naïvement de souterrain parce qu'il fallait passer par un trou de muraille pour y accéder, à 12 ans, mes connaissances spéléologiques se bornaient aux petites grottes dont je viens de parler. Néanmoins, l'élan était donné. Je serai plus tard un inconstant dans mes entreprises, les circonstances et les hasards de la vie m'éloigneront parfois des royaumes souterrains, la splendeur et la lumière des cimes me fascineront et m'attireront au loin, n'importe, des découvertes fortuites, ou l'entraînement de mes amis me ramèneront et me fixeront à mes premières amours : le froid humide des gouffres béants, l'étranglement des boyaux perfides, le danger des cheminées glissantes, le silence des salles sombres et lugubres, les charniers des bêtes mortes depuis quelques mois à peine ou depuis des millénaires, les lits spongieux de guano de chauves-souris et de chats-huant-, le mystère de ces mondes que n'a jamais réchauffés le soleil, ni caressés la lumière.

Le massif montagneux de Saint-Pé.

Au fait, vous ne connaissez pas encore le massif de Saint-Pé. Ce n'est pas étonnant. Il est si petit et si modeste. Les guides n'en parlent dans leurs livres que pour signaler des itinéraires fastidieux, dépourvus d'intérêt. Si, d'aventure, vous les rencontrez et que vous les interrogiez :

— « Saint-Pé, une taupinière inextricable, recouverte de hautes futaies et de taillis, où l'on ne jouit d'aucun horizon, encombrée de broussailles et de ronces où l'on n'avance que la hache à la main. Vous croyez tenir le bon sentier, et ce n'est qu'une trace de charbonnier qui vous acule à une impasse. Allez à la *Bat Séquo*, un jour d'été, un sahara horrible où la soif vous dessèche la gorge et où les taons vous dévorent impitoyablement. Que le brouillard vous surprenne dans les dédales embrouillés des *Culs d'Aousets*, et vous dormirez à la belle

étoile si vous n'avez pas la chance de rencontrer une modeste *thoue...* »

Le tableau est sombre. Est-il fidèle? Depuis que je connais Saint-Pé, je me méfie des guides officiels. Ils ont passé rapidement sur tous les massifs, en vue d'écrire et de vendre leurs bouquins, leurs indicateurs d'horaires : ils n'ont visité que la cime, reconnu que le sentier battu ou construit, dans une seule course, l'itinéraire qu'ils vous imposent, mais ils n'ont pas connu la montagne, ils n'ont pas contribué à la faire aimer. Au contraire du but apparemment poursuivi, ils ont détourné la jeunesse de la montagne, qui est un monde, pour la diriger vers le pic soigneusement catalogué et chronométré par eux. Cela paraît paradoxal. Et pourtant, si je vous disais qu'il y a trente ans à peine, la montagne était parcourue en tous sens et par toute espèce de gens. Chasseurs de sangliers et de coqs de bruyère, braconniers, contrebandiers, bûcherons, y vivaient et en vivaient, nombreux. Il n'y en a plus aujourd'hui. Quant aux pâtres, comptez les cabanes tombées en ruines et voyez celles qui restent debout. En ce moment, à part quelques fervents de la solitude, ou quelques tartarins — et ces derniers, vous ne les verrez que sur les 3.000 à la mode — c'est le désert, c'est l'abandon. Une conférence ne suffirait pas à épuiser ce sujet qui m'étreint le cœur de poignante douleur.

Oui, le massif de Saint-Pé est modeste : il culmine à peine à 1874 mètres. Mais qu'il manque de charme, de poésie, de pittoresque et parfois de grandeur sublime, je le nie énergiquement. D'architecture très simple, c'est un rectangle parfait de 15 km. de long sur 8 de large, limité à l'est et au nord par le Gave de Pau, à l'ouest par l'Ouzoum. Au sud, sa crête se développe en une arête d'un seul tenant, sans contreforts appréciables. Observée d'Argelès, elle est admirable de régularité. On la croirait tirée au cordeau. A peine si la *Brèque d'Aurey* et le *Cot de Lhès* l'échancrent un peu en deux endroits. De cette crête, se détachent vers le nord quelques chaînons boisés. Le *Prat d'Aurey* envoie en éclaireurs les *Mails* vers le nord-est, les *Picoulets* au nord. Le *Soum de Counques* s'abaisse au *Cot d'Espadres* et s'étale sur le vaste plateau des *Culs d'Aousets* qui se termine en arc de cercle parfait au-dessus du cirque de *Bat dé Hau*. La *Génie Braque* gronde au fond de ce cirque en direction du nord, tandis que la Génie Longue, issue du *Cot d'Espadres* et de l'*Agué*, contourne le plateau et se précipite, par le *Picharrot*, au fond du ravin qui sépare les *Picoulets* de l'*Oihet*.

Ce massif est facile à atteindre au départ de Saint-Pé et la variété des chemins est telle qu'elle peut contenter les exigences des intrépides rochassiers comme des simples touristes. Si vous désirez simplement jouir de panoramas splendides sans courir les aventures risquées, les sentiers ne vous manqueront pas : en toute sécurité et sous de frais ombrages, ils vous mèneront sur des belvédères de premier ordre, des *gaytadères*, comme on dit dans le pays. Du *Prat d'Aurey*, du *Granquet*, de l'*Estibète*, vous verrez et vous détaillerez tous les pics de la chaîne frontière, étincelants de neiges et de glaces, comme aussi, en vous retournant, vous distinguerez Tarbes, Lourdes, Pau et les riches plaines du Béarn et de la Bigorre. Pour le grimpeur avide de lutte et que ne peuvent satisfaire les chemins battus, les parois raides pullulent : 300 mètres de falaises verticales au *Monné*, autant au *Picharrot*, sans compter les murailles scabreuses de la *Malesse* et les cheminées redressées de l'*Estibète*. Chemin faisant, où qu'il passe, le botaniste récoltera une flore riche et variée, digne des vallons les plus réputés de Barèges ou de Luchon. L'édelweiss fleurit partout en compagnie de l'androsace, de la linaire alpine, du silène acaule et de tant d'autres.

Du Pyrénéisme à la Spéléologie.

Depuis le jour où, petit écolier, je me suis échappé, à l'insu de ma mère, vers les pelouses d'*Olhet* et la source de la *Chourrote*, je n'ai eu qu'un désir : errer à travers les forêts de hêtres et dans les sapinières, vivre où vivent les isards, nicher où nichent les aigles et les vautours, devenir l'homme des cîmes et des bois. Sans doute, les circonstances de la vie et les exigences de mon ministère m'ont retenu souvent dans la plaine, au milieu des hommes. Mais, chaque fois que cela a été rendu possible, c'est sur la montagne que j'ai égrené mes heures de loisir. Toujours solitaire, d'ailleurs : une vieille grand'mère de 95 ans ne me disait-elle pas, il y a quelques jours à peine, que j'étais un sanglier? Indépendamment de mon goût personnel, la solitude seule rend possible la recherche, l'étude, l'observation, partant la découverte. En outre, n'en déplaise aux conseils des guides, la solitude est une condition de sécurité. Si l'on est seul, on est sage et prudent : on ne s'engage dans un passage délicat que si l'on se sait capable de le franchir : à l'occasion, on sait hésiter, reculer, contourner la difficulté ou battre en retraite. Quand on est devant la « galerie », on veut crâner; on est un sot et un téméraire. Le péril est fonction directe du nombre des alpinistes et proportionnel à leur carré.

Sans le compagnon gênant qui ne vise que la prouesse sportive ou la randonnée classique, j'ai pu parcourir toute la montagne à mon gré : croupes, ravins, fourrés, pas un coin où ne m'ait porté mon caprice. C'est ainsi que j'ai décelé à ce jour 105 grottes ou gouffres. Qu'il y en ait tant à Saint-Pé — et il y en a davantage certainement — rien d'étonnant. Le *Hourat det Loup*, universellement connu sous le nom impropre de *Grottes de Bétharram*, n'était pas, à mon avis, unique dans le massif. Le calcaire partout fissuré recèle des cavités nombreuses : il suffisait donc de partir en campagne.

Mais s'il est bon d'être seul pour prospecter, il faut de l'aide et du matériel pour explorer. Sous terre, on a besoin d'être épaulé par des compagnons jeunes, vigoureux, expérimentés. J'en eus la preuve à mes dépens. Au premier pas, premier échec, d'ordre moral et que j'étais loin de soupçonner. Dans une petite grotte, une simple tanière de blaireau, je risquai les foudres de la *Faculté* parce que j'avais osé exhumer des ossements fossilisés d'animaux : or la loi du 27 septembre 1941 interdit presque de les regarder, de les contempler, voire de les trouver fortuitement.

Puisque la paléontologie m'est interdite, allons goûter aux joies de la natation. Hélas! Après la traversée d'un lac profond de quatre mètres, je manquai d'être coincé dans une faille étroite où il était impossible de nager. N'ayant pour tout éclairage qu'une bougie retenue à la tête par une simple cordelette, je réalisai le danger de la situation, et à force de brasses, je revins à la lumière et à la chaleur du soleil.

Tel autre jour, après dîner, je rampai deux heures durant dans le lit d'un ruisseau souterrain, tandis que l'eau de la voûte dégouttait sur mon dos : bien vite, je claquai des dents et ce tremblement nerveux ne cessa quelques instants que pour recommencer de plus belle. Force me fut d'abandonner la partie. Cette équipée ne me valut pourtant ni rhume, ni congestion... Il y a des gens qui osent prétendre qu'il est dangereux de se baigner après un repas.

Devant ces tentatives malheureuses, j'estimai donc qu'il me fallait de l'aide.

Des jeunes gens de Saint-Pé et de Rieulhès s'entraînèrent peu à

peu et se passionnèrent pour ce sport nouveau pour eux, et ce furent les premières descentes à la corde lisse : les résultats furent décevants. Avec notre matériel sommaire, on ne put atteindre le fond des grands gouffres et on échappa de justesse à des accidents graves.

Puisque la montagne se défendait si âprement, il fallait faire venir qui était capable de l'affronter et de la vaincre, qui était armé, qui était expérimenté. Je m'adressai à notre distingué Président. Grâce à lui, dès ma première lettre, le *Spéléo-Club Pyrénéen* nous offrit l'appui de ses membres, les conseils de son expérience, son matériel solide et éprouvé.

Parmi les nombreuses explorations réalisées, quelques-unes méritent l'attention par l'importance des grottes trouvées ou la richesse de leur ornementation. Passons-en rapidement en revue quelques-unes : nous nous attarderons plus longuement sur la principale d'entre elles, *La Bouhadère.*

II. — A LA DÉCOUVERTE

1. — La Lit.

Près de la grand-route, à un kilomètre et demi de Saint-Pé, en cherchant une cachette pour abriter des armes récemment parachutées, je découvris, le 17 août 1944, une grotte magnifique, un bijou. Naturellement, on l'appela la grotte de la Résistance.

L'entrée, cachée au milieu des fougères, est minuscule. Mais, après quelques mètres de reptation, voici le vestibule, petite salle aux statuettes blanches et nombreuses, véritable oratoire de religieuses. Le ravissement commence et il se prolongera tout le long de la visite, pendant deux cents mètres.

Au plaisir des yeux, s'ajoute la joie de l'action. Sur tout le parcours, il faudra enjamber des précipices, gravir des murailles raides, descendre à la corde un petit puits de dix mètres, traverser en opposition une longue diaclase, se muer en serpent dans un étroit laminoir. Ne vous effrayez pas! Partout les prises sont excellentes et les passages difficiles ne sont jamais bien longs.

Si, parfois, vous hésitez à avancer, vous serez récompensé de vos vaines craintes quand vous déboucherez dans la salle des draperies. Les murs en sont tapissés de cristallisations éblouissantes de blancheur. Jamais agneau n'eut de toison plus délicate ni plus frisée. Des myriades d'excentriques d'une finesse invraisemblable poussent sur les parois. N'y touchez pas! Aussi fines que les étamines des fleurs de montagne, elles sont si fragiles qu'un souffle léger y provoquerait des désastres irréparables. Une cloison translucide et percée de fenêtres à dentelles, partage la salle en deux pièces.

Un peu plus loin, vous entrerez dans la salle des orgues. Partout des colonnes dorées et jumelées, des clochetons recouverts de petits bourrelets étincelants, véritable floraison de joubarbes arachnoïdes égarées sous terre, d'aiguilles dont les directions défient toutes les lois de la pesanteur. Et la grande coquille, et le trottoir d'argent sur lequel on n'ose pas marcher et qui semble réservé à des anges tant est grande la pureté de ses concrétions. Je m'arrête. Cela se voit, mais ne se décrit pas.

Ne quittons pas la Lit sans visiter la Grotte des choucas. Voulez-vous savoir si vous êtes sujet au vertige ou si vous êtes capable de le surmonter, allez là! Ne comptez pas sur l'assurance d'une corde : elle est précaire en raison de la conformation des lieux. Une échelle? Un

surplomb la maintient hors de portée du trou. Pour y accéder, le premier de cordée doit s'engager d'abord sur une corniche étroite, mais encore praticable. Ensuite, il doit se pendre au-dessus du vide pour gagner une petite plateforme de quelques centimètres et franchir sans aide une corniche large à peine comme la main : pas une prise pour les doigts, pas une aspérité, pas un bec, pas un saillant, avec, sous les pieds, un précipice de trente mètres. Le passage est impressionnant, mais il vaut la peine d'être franchi. Après une galerie étroite, il vous mène, avec le secours d'une échelle maintenant, au fond d'un gouffre de quinze mètres, à deux salles magnifiques et à des couloirs féériques.

A noter un jeu de stalactites qui émettent, sous le choc, des notes d'une pureté merveilleuse.

Cette grotte est à quarante mètres au-dessous de celle de la Résistance. Vraisemblablement elles communiquent toutes deux entre elles, mais les fissures qui permettent à l'eau de filtrer de l'une à l'autre sont trop étroites pour permettre à l'homme de faire la liaison. J'ai tenté tous les puits, escaladé toutes les cheminées. Vains efforts jusqu'à ce jour.

A quelques mètres au-dessous de la Grotte des choucas, cinq ou six au maximum, il y a une résurgence importante qu'on n'a pu forcer. Ne nous mènerait-elle pas à la rivière hypogée de Montalibet que j'ai suivie sur plus de deux cents mètres? La Lit n'a certainement pas encore livré tous ses secrets.

2. — La Crouo.

Au sommet des Pernes, l'un des chaînons détachés du Prat d'Aurey, exactement sur le Mail Négré, il y a un puits très étroit, peu prometteur. Il sera sans doute bouché avant qu'on ne soit très bas. N'importe! Il faut en avoir le cœur net, et, avec MM. Blanchet, Prat et Gaudin, nous entreprenons la descente, le 9 octobre 1944.

« Vaut-il la peine de dérouler notre échelle de 100 mètres? demande M. Blanchet d'un air peu enthousiaste. Une corde suffira amplement semble-t-il. »

« Par prudence, placez l'échelle, puisque nous avons pris la peine de la hisser jusqu'à 1.235 mètres d'altitude. On ne sait jamais. On aura vite fait de la rouler si on ne va pas loin. »

M. Blanchet descend longtemps, longtemps. On ne peut plus communiquer avec lui. La corde d'assurance ne tire plus. Il doit être arrivé. A mon tour! Avec un brin d'émotion, je m'engage sur les barreaux. Dix mètres, 20 mètres. C'est étroit, mais ça continue. Je ne vois plus l'orifice du trou, ni la lumière du jour. Le photophore de Blanchet ne brille pas dans le fond. Continuons!

Trente mètres... Le boyau s'élargit. Quarante mètres... En plein surplomb dans une caverne dont la lampe ne parvient pas à percer les ténèbres. J'aperçois cependant un petit point lumineux très bas au-dessous de moi, tandis qu'un faible cri parvient à mes oreilles :

« Courage! Vous arrivez. »

Pas encore! Car un mouvement pendulaire se déclanche, s'amplifie, cependant que les parois hélicoïdales du goulet supérieur impriment à l'échelle des torsions brusques et désagréables, sinon dangereuses. Si encore on pouvait communiquer avec les compagnons qui tiennent là-haut la corde d'assurance! Mais la voix résonne dans l'immense cavité où je me trouve et ne porte à mes amis que des sons inintelligibles. Mieux vaut continuer sans solliciter un secours pro-

blématique. Je pense aux lois de la physique apprises jadis au collège : la période du pendule est indépendante de l'amplitude, pourvu que celle-ci soit petite. Foin de toutes les lois! Dans la position où je suis, je me préoccupe peu d'observations scientifiques : il s'agit d'atteindre une position plus reposante et plus sûre. D'ailleurs l'amplitude va toujours en augmentant, et la torsion de l'échelle me met dans des positions invraisemblables par de brusques à-coups, et la longueur s'accroît toujours.

50 mètres sont passés, et je fais encore l'araignée au bout d'un fil de quelques millimètres de diamètre. Pour comble de malheur, le photophore s'éteint, et je dois m'agripper solidement, mais de façon incommode à l'échelle avant de récupérer une lumière précieuse.

60 mètres. Enfin un palier, où je retrouve Blanchet impatient déjà d'aller plus avant. Nous voilà tous deux dans une vaste diaclase que jamais personne n'a vue. Pardon! un crapaud, vivant, par quel miracle! et qui essaie vainement de gravir la paroi surplombante.

Nous glissons rapidement sur une raillère, amoncellement des cailloux jetés là depuis des siècles, voire des millénaires, par les bergers de Rieulhès ou de Batsurguère, curieux de sonder le gouffre, mais incapables d'y pénétrer faute de moyens appropriés.

Tout à coup, le passage est barré par un à-pic. Va-t-il nous arrêter? Nous n'avons plus que quarante mètres d'échelle. Cela suffit, bien juste, mais nous passons. La voûte, perdue à des hauteurs prodigieuses, n'est plus visible. Prudemment, nous poursuivons dans un décor d'excentriques ressemblant à des aiguilles de glace sur un sapin de Noël, et nous trouvons trois nouveaux puits ouverts sous un pont sur lequel nous sommes perchés. Deux d'entre eux nous paraissent trop profonds pour que la descente soit possible aujourd'hui. De plus, il est bien tard. Là-haut, le crépuscule est déjà tombé.

Cinq minutes encore, réclame Blanchet, et il parvient seul au fond du troisième puits où il termine l'exploration à 140 mètres..., au bord d'un laquet. Des stalactites curieuses et qu'il n'a encore vues nulle part, décorent un plafond bas : cristaux juxtaposés, excentriques à plusieurs branches avec bourrelets finement ciselés.

Pendant tout l'hiver, vous le devinez, on songea à préparer une nouvelle exploration, on en rêva. Les imaginations se donnèrent libre cours, et quand la folle du logis s'en mêle!... Où allait-on parvenir? Serait-ce à la résurgence de l'Arriu de Rieulhès, cinq cents mètres plus bas? Pourquoi n'irait-on pas jusqu'aux grottes du Roi, à Lourdes? Ne serait-on pas en présence d'un des gouffres les plus profonds de France? La déception fut amère, lorsque, le 10 août dernier, sous la direction du Président Sarding, on fit la preuve que les trois derniers puits communiquaient entre eux, et que toutes les fissures, toutes les galeries, toutes les diaclases, étaient bouchés à 140 mètres. De cette exploration, on rapportait un squelette humain, sans doute un berger péri jadis en montagne, un squelette de loup et les ruines de nos folles espérances. Nous avions tort cependant de pleurer sur nos déceptions. Tel qu'il est, par sa profondeur, par les proportions de la diaclase, par l'originalité de ses concrétions, le gouffre mérite d'être retenu et visité. J'ai le plus vif désir d'y retourner encore l'an prochain.

3. — La Garro.

Quittons le quartier de Rieulhès, et allons cette fois, en pleine montagne, chez mon ami Jean-Pierre, le berger de Bat dé Hau. Il m'a

signalé le trou souffleur de la Taulo Liso et le puits des corneilles, non encore explorés, ainsi que les deux puits de la Garro, où nous étions le 29 août 1944. A cent mètres l'un de l'autre, ils sont pourtant indépendants, ne se ressemblent en rien et font partie de deux courants d'eau différents. Allons d'abord au petit, d'aspect débonnaire. Nous descendons tous (nous sommes six), car il sera vite vaincu et on pourra s'attaquer de bonne heure encore au grand.

Il sera vite vaincu... Que non!... Il va se défendre âprement. Au Mail Négré, nous avons goûté tous les plaisirs du pendule. Ici, nous aurons les émotions que procurent les difficultés de chercher un équilibre quasi irréalisable. Six équations à vérifier sur une pente inclinée à 80°, glissante de l'humidité des siècles, est-ce possible? Surtout avec une échelle qui oscille et vrille sur des aspérités sans nombre? On essaie de quitter l'échelle pour s'appuyer au rocher : les clous ne mordent pas. On reprend les barreaux gluants : ils sont collés au mur, malgré de vigoureux coups de genoux sur la pierre moussue et suintante.

Nous arrivons pourtant à 40 mètres de profondeur, dans le lit d'une rivière où nous n'avons plus besoin de matériel. Nous ne rencontrerons désormais que des ressauts de 3 ou 4 mètres. Cela serait simple dans une grotte fossile : mais ici, c'est la caverne vivante, en pleine activité de creusement. Un supplice nouveau, ou plutôt un plaisir nouveau commence. Je ne parle pas de cette eau qui ruisselle partout, qui tombe du plafond goutte à goutte ou par filets abondants, qui jaillit de mille fentes et vous gicle sur la figure et les habits. Mais la pierre! La route est jalonnée de véritables lames de rasoirs, de dents de scies, de poignards effilés. Pauvres brodequins, et il faudrait tant les ménager. Pauvres vêtements, que vous êtes soumis à rude épreuve. Pauvres mains surtout, pauvres mains ensanglantées! Quel sport nouveau! Les prises sont nombreuses, mais on n'ose pas s'y cramponner. Sauter? Il n'en est pas question. On avance cependant, dans l'eau, hors de l'eau, partout où l'on ne croit pas se blesser, et, après deux cents mètres d'acrobaties, à 70 mètres de profondeur, la rivière se perd sous un éboulement infranchissable. Michel Ponnau, le plus svelte et le plus maigre de la bande, essaie de se couler dans un goulet étroit : il faut le retirer par les pieds. Rien à faire. Nous avons tout vu, tout souffert. Remontons! Nous avons le temps d'aller au grand puits.

Après un casse-croûte bien gagné, bien vite au gouffre! A-t-il la gueule plus grande que celui du Hayau? Les avis sont partagés. Taillé à l'emporte-pièce, c'est un prisme rectangulaire dont la base a 15 mètres sur 20. Ses arêtes, d'abord nettement découpées et visibles plongent à 20 mètres plus bas dans l'obscurité absolue. Ces ténèbres subites à cette profondeur ne s'expliquent pas. Il faudra agir avec prudence. Faute de temps, Ponnau et Blanchet, les deux Michel, sont seuls descendus. Voici les résultats de leurs découvertes.

Pendant 20 mètres, ils descendent collés à la paroi, puis, pendant 20 autres mètres, ils retrouvent toutes les joies de la balançoire dans l'enceinte d'une cavité ténébreuse. Ils atterrissent sur un cône d'éboulis qui leur permet d'atteindre la cote — 60 mètres. Dès lors ils sont au large. Ils marchent à grandes enjambées. Partout le noir, partout le vide. Pas de muraille en vue dans aucun sens malgré la lumière des photophores. Ils n'ont pourtant pas rêvé. Ce n'est pas la nuit et ils ne sont pas dehors dans les espaces illimités du désert. Il faudra bien trouver les murailles de la prison dans laquelle ils ont pénétré.

Oui. Tout a une fin : on peut faire le tour des nefs de Saint-Sernin, de Notre-Dame, de l'enceinte de Saint-Pierre de Rome : on peut aussi faire le tour de l'amphithéâtre de la Garro, dont les gradins se terminent, à 70 mètres sous terre. 250 pas dans la longueur, 150 dans la largeur, 20 mètres de hauteur, telle est la salle dans laquelle ils arpentent, sans trouver une colonne pour soutenir la voûte. Vers le bas, pas d'autre issue qu'une petite fissure pour le ruisseau : tout en haut, une cascade qu'ils ne peuvent escalader. C'est par là que la grotte continue, mais la muraille est verticale, la roche glissante, les prises rares. Un refrain connu en spéléo : il faudra revenir, armés de pitons et de marteaux, et mieux d'une perche. Deux hivers seront bientôt passés : Jean-Pierre, trop vieux, ne monte plus à Bat-dé-Hau avec ses brebis et le gouffre n'a pas été visité pour la seconde fois. Sera-ce l'un de vous qui aura le mérite de franchir la cascade et de m'amener vers de nouveaux mondes inconnus et merveilleux?

4. — Le Gouffre du Hayaü.

Si les aventures et les difficultés ont marqué chaque gouffre de sa caractéristique particulière, je puis affirmer que le système Hayaü-Bouhadère a été de tous, le plus terrible et le plus dur, le plus original et le plus intéressant aussi. Je dois avouer que je l'ai attaqué en un temps où je n'avais pas encore la notion de la spéléologie et de sa technique. Jamais auparavant je n'avais vu une échelle métallique, jamais je n'avais taté de la corde lisse : je ne savais même pas ce que c'était qu'un rappel de corde. Les touristes qui visitent en souliers vernis les grottes de Bétharram sont aussi qualifiés que je l'étais alors pour pénétrer dans de pareils abîmes.

Par une chaude soirée d'août 1939, je descendais à travers bois du sommet de la Pale. Harassé d'avoir herborisé toute la journée sur les pentes brûlées de soleil des Picoulets, de m'être égratigné aux feuilles de houx, déchiré aux buissons d'aubépines, la gourde vide et mourant de soif dans ces lapiaz surchauffés, je n'avais qu'un souci, une idée fixe : foncer par le chemin le plus court jusqu'au gave dont les eaux rafraîchiraient mes muscles enfiévrés par le soleil. Tout à coup, au sortir d'un taillis de buis, dont les parfums enivrants accentuaient mon oppression et ma fatigue, je débouchai sur une avenue spacieuse et dégagée, creusée dans une espèce de tranchée large de dix mètres environ. Je m'y engagai résolument, heureux de hâter ma course folle vers les bas-fonds. Dans quelques minutes je serai à la ferme de Courrouaü, dans quelques minutes, je plongerai dans les remous de l'Arrémoulit. J'allais enjamber prestement un tilleul tombé en travers de ma route, lorsque sous mes pieds j'aperçus, il était temps! le gouffre béant du Hayaü.

Le premier instant de stupeur passé, je m'installai au bord du précipice pour observer et réfléchir. Oubliées la fatigue et la sueur de la journée, oubliés les joyeux plongeons promis à mes membres las. Il s'agit bien de cela devant un tel aven! Gueule énorme : 10 mètres sur 20. Profondeur? Les cailloux que je lançai me laissèrent perplexe. 30 mètres, 40 mètres, peut-être 50? Et après? Sera-ce tout? Sera-t-il possible de descendre jusqu'au premier palier? N'y aurait-il pas une galerie inclinée pour m'y conduire? Je cherche dans les environs. Montant descendant, escaladant quelques rochers énormes, me jetant dans des marmites de géants qui foisonnent au-dessous du gouffre, je n'ai bientôt plus qu'un seul espoir de réussite : m'engager dans une fente de rocher dissimulée derrière un fourré : elle se trouve irrémédiablement fermée à 7 ou 8 mètres de profondeur. Exténué et quelque peu

découragé je reviens, de guerre lasse, m'accouder au bord de l'aven pour réfléchir et lancer de nouveaux cailloux, comme si ce geste enfantin pouvait m'apprendre autre chose que ce que je savais déjà. Seul, un chat-huant, effrayé par le bruit insolite que je provoquais dans son domaine d'ordinaire si paisible s'enfonce dans les profondeurs de l'abîme pour me narguer de ma faiblesse et de mon impuissance.

Le soleil s'était couché depuis longtemps derrière Pilate — Pilate c'est la colline du calvaire de Bétharram — lorsque je me décidai à retourner chez moi. A ma mère, inquiète déjà de mon absence prolongée, je n'osai faire part de ma découverte et j'inventais je ne sais plus quelle excuse. Mais, cette nuit-là, je m'endormis en rêvant que j'étais suspendu au-dessus d'un gouffre épouvantable par une mince ficelle. Malgré des efforts désespérés, je n'arrivais pas à remonter au jour et je me voyais condamné à mourir de faim, de froid et de peur au fond de cet abîme effroyable. Au réveil, en dépit du cauchemar de la nuit, j'avais pris la ferme résolution de revenir au Hayaü, dès que j'aurais assez de corde pour tenter une descente. Hélas! Huit jours plus tard la guerre était déclarée et je partais pour la frontière avec un régiment de Sénégalais.

Trois hivers consécutifs, la neige s'accumula sur la montagne, trois étés virent fondre les névés avant que j'eusse l'occasion de mettre mon projet d'antan à exécution. En août 1942 seulement, avec Jean Prat, de Saint-Pé, et quelques jeunes du camp de jeunesse, je revins sur les bords du gouffre. Vous supposez, sans doute, que nous étions bien équipés? Jugez-en vous-mêmes? J'avais pris quelques bougies à la sacristie de Rieulhès, Prat avait subtilisé à sa mère la corde qui sert à tendre le linge de la lessive, et Joseph Gaye avait apporté quelques câbles de chez lui. Quant aux jeunes, ils n'avaient que leurs muscles et leur audace, l'audace que l'on a quand on a vingt ans, que l'on n'a jamais vu la montagne et qu'on ne connaît pas le danger. Je crois voir d'ici Monsieur le Président du *Spéléo-Club* nous faire les gros yeux et nous reprocher notre imprudence téméraire. Mais les spéléologues n'ont-ils pas des droits à la protection de la Providence pour leur courage et leur désintéressement? J'en ai moi-même ressenti les heureux effets en plusieurs circonstances et deux chutes de sept ou huit mètres n'ont été pour leurs auteurs que de simples petits sauts. Enfin, sous prétexte qu'on n'a rien ou presque, s'ensuit-il qu'on ne doive rien faire? Où en serions-nous? Je ne vous parlerais certainement pas, ce soir, de la Bouhadère ni du Hayaü qui continueraient à être totalement inconnus.

L'un après l'autre, assurés par Joseph Gaye, nous descendons à quatre, trente mètres de corde à linge jusqu'à une salle circulaire de 20 mètres de diamètre. Après avoir rapidement admiré les gigantesques cannelures qui drapent les parois de l'aven, nous tenons conseil sur ce qu'il y a lieu de faire. Car un second gouffre est là qui nous invite. Un saut de 20 mètres, et après, peut-être des galeries horizontales? Pourquoi n'irions-nous pas aujourd'hui? Nous avons le matériel suffisant. Saisissons l'occasion qui nous est offerte. Je hèle Gaye pour qu'il nous lâche la corde à linge, et en avant.

Et nous arrivons tous à bon port. D'ici, nous sommes à la côte — 55, l'orifice supérieur du gouffre apparaît minuscule, et la lumière qu'il départit est bien faible; mais la galerie sur laquelle nous comptions est là, devant nous.

« Victoire! crions-nous à Gaye qui se morfond là-haut et qui se désole de ne pouvoir nous rejoindre. Nous avons trouvé une grotte ».

Il ne nous entend pas, mais nous n'en avons cure. A nous les allumettes et les bougies!

« Au revoir là-haut! », et nous partons en exploration pour les mondes hypogés.

Nous n'allons pas loin. Dans le couloir où nous rampons, un vent violent et tempétueux souffle les bougies et nous plonge dans l'obscurité. Impossible de rallumer nos timides falots dans ce royaume d'Eole. A certains jours, les lampes à acétylène, elles-mêmes, ne peuvent tenir. A peine si nous réussissons à enflammer une torche de journaux. Pour consacrer l'échec d'aujourd'hui et susciter l'espoir pour demain, nous l'envoyons se perdre dans un troisième puits d'au moins 30 mètres. Quels que soient nos regrets nous rebroussons chemin pour nous mettre à l'abri du courant d'air qui nous glace.

L'exploration étant terminée, nous avons du temps pour contempler, réfléchir, émettre des hypothèses, bâtir des châteaux en Espagne.

« Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe? »

Avec un peu d'imagination, le gouffre s'anime et prend vie. Tel suggère une idée, tel autre rappelle un souvenir, et nous sommes transportés à plusieurs millénaires en arrière au moment où se creusait le gouffre du Hayaü. A nos pieds, près de la butte où nous nous sommes abrités, vient mourir un torrent qui se précipite du haut de la Pale et qui cherche à forcer le boyau qui nous a si violemment repoussés.

A l'époque quaternaire vous le savez, d'immenses glaciers recouvraient les Pyrénées, les Alpes et toute la partie septentrionale de l'Europe. Une branche importante suivait la vallée de Luz et d'Argelès et venait mourir sur les côteaux qui dominent Lourdes à l'ouest et au nord. D'une épaisseur de 900 mètres, ce glacier a laissé des traces de son passage : nos montagnes de Saint-Pé sont parsemées de blocs ératiques jusqu'à une altitude élevée. Le lac de Lourdes n'est que la cuvette de la moraine frontale. Tout autour, on peut voir des pierres rondes, certaines dans des positions curieuses et étranges : telle la « *Peyro qui nou toco pas en terro* » ou la « *Peyro crabèro* », en qui la légende croit reconnaître la femme de Loth. A l'ouest du lac, de grands névés recouvraient le sol, et leurs eaux de fonte, en s'infiltrant dans un terrain meuble, ont creusé ces dolines qui donnent encore au pays son aspect glaciaire. Dans les Prairies de Soulabère et de Cauburre, à la végétation près, en ne considérant que la configuration du terrain, vous pourriez vous croire sur les rives des lacs de Miguelou, Estaens ou Espingo, à 2.000 mètres d'altitude.

Mais revenons au Hayaü : de l'orifice de l'aven, on peut voir les grandioses séracs qui dominent la Pale. Un torrent aux eaux laiteuses s'en échappe avec fracas, roulant d'énormes quartiers de roches. Eau, boue et pierres creusent profondément la tranchée par laquelle nous sommes arrivés et se précipitent au fond du gouffre avec un bruit qui rappelle, de loin, le grondement du tonnerre. Dans leur colère, les flots puissants attaquent les parois du puits et moulent ces magnifiques cannelures que nous admirions du premier palier. Ensuite l'eau rebondit violemment en arrière en faisant gicler de tous côtés des gerbes lumineuses où scintillent les couleurs de l'arc-en-ciel, et s'écoule en deux branches séparées par cette pointe qui nous domine de 20 mètres. N'ayant pas d'autre issue que le petit trou souffleur situé en contre-haut, elle tourbillonne en remous agités au fond d'une cuve, essaie de se faufiler en dessous, remonte, tournoie encore : elle trouve enfin le boyau et s'échappe dans un gouffre où elle

s'étalera en toute liberté dans une grande diaclase. En attendant l'heureux jour où nous pourrons la suivre jusqu'à sa résurgence, car elle existe, le courant d'air en est la preuve, il s'agit de remonter. Dieu merci, la corde est solide et les muscles de Gaye sont puissants.

Après cette tentative et devant les proportions prises par le puits du Hayaü, il n'était plus question d'y retourner sans entraînement, sans matériel et sans aide. J'intéressai, à la spéléologie, quelques jeunes gens passionnés de montagne, et je les amenai dans la multitude d'avens et de grottes qui peuplent le massif de Saint-Pé.

Entre temps, MM. Ross, Lanoé et Blancard, de Lourdes, entrèrent en relation avec moi et en avril 1944, nous entreprîmes une deuxième expédition. Nous avions à notre disposition une échelle de puisatier de 20 mètres. Dieu! Que c'est lourd, une échelle à barreaux de fer de 30 centimètres de large! une échelle de corde de 18 mètres, bien lourde aussi et une échelle de Joly de 15 mètres. En en récupérant une au deuxième puits, on atteignit la cote — 75. On n'était pas arrivé au fond du trou souffleur qu'il fallait abandonner la partie une fois de plus.

Mes jeunes compagnons de Saint-Pé voulurent à leur tour tenter leur chance, et ils partirent un matin de mai en bande nombreuse et joyeuse, sans que je pusse les suivre, à mon grand regret. MM. Lebrun et Jean Abadie, qui avaient fabriqué eux-mêmes les échelles et qui étaient impatients de les éprouver, prirent la tête de l'expédition.

Au début, tout marcha à souhait. Quatre jeunes gens et deux jeunes filles, Francine Bernard et Maysé Haurat, atteignirent d'abord le premier, puis le deuxième palier. Sans plus se soucier des règles de la galanterie française, les jeunes gens continuèrent leur randonnée, laissant les jeunes filles méditer à leur aise sur les joies de la spéléo dans l'atmosphère rafraîchissante du trou souffleur. Descente du troisième puits de trente mètres, plaisir d'une promenade dans une galerie horizontale de 50 mètres, ramonage d'un colimaçon de 15 mètres, ivresse de parcourir les premiers une immense diaclase de 300 mètres, ils eurent tous les succès. La jeunesse chante, rit, s'amuse, baguenaude, s'attarde. Mais la lumière baisse, et par réflexe, on songe tout-à-coup aux compagnes qu'on n'a quittées que pour cinq minutes et qui se morfondent là-bas, au trou souffleur, depuis des heures. Ils reviennent, fiers de leurs découvertes, déçus cependant de n'être pas arrivés au terminus de la grotte.

Notre petit monde est réuni dans la première salle. Jean Abadie, avec son cœur de 20 ans, grimpe rapidement auprès des jeunes gens restés à l'assurage dans la forêt. Au tour de Francine, la plus transie, sinon la plus découragée des deux demoiselles. On vous la ficelle et la ligotte avec soin. Poitrine comprimée par la corde, oppressée par l'émotion, on vous la tire comme un paquet, par à-coups désagréables. Pour essayer d'enrayer cette envolée précipitée, Mademoiselle se cramponne à l'échelle, crie, tire sur les barreaux... Dans une crispation plus nerveuse, l'échelle se casse au sommet et lui reste dans les doigts. Par bonheur, la corde d'assurance tient bon. Mais, devant l'imprévu de la situation, émus des cris d'épouvante de Francine, ne réalisant plus clairement ce qu'il convient de faire, nos jeunes gens laissent tout doucement, très délicatement, redescendre leur fardeau au fond du gouffre.

Fort bien, mais cela n'est pas une solution. Il y a cinq personnes au fond et la nuit est proche. Pas d'alternative possible : malgré la confusion qu'on éprouve de cet échec après le départ triomphal, il faut avouer qu'on a été trop téméraire et qu'on a besoin de secours.

Pendant que Jean Abadie va crier S.O.S. à tous les vallons, Jacques Lacrampe reste seul au bord du gouffre pour rassurer et réconforter ses infortunés compagnons.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère,
Descendu dans ce puits.

Non, ce n'est pas Jacques qui parle ainsi. Il n'a pas la raillerie cruelle du renard de la fable. Aux jeunes filles qui se plaignent du froid et de l'humidité :

« Si vous le désirez, je puis vous lancer du bois. Vous pourrez ainsi allumer du feu et vous chauffer.

Cette intention si charitable, provoque un pâle sourire, car ce n'est pas cela que l'on demande. On voudrait sortir au plus tôt. Néanmoins, l'attente se prolonge : maintenant le trou est obscur. Les lampes se sont éteintes depuis longtemps et la nuit est venue. Voici enfin Joseph Gaye au poignet d'acier, armé de câbles solides. A minuit, il n'y a plus personne dans le gouffre, et chacun rentre chez soi.

« *Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.* »

5. — La Bouhadère.

Sera-t-il donc impossible de percer le secret du Hayaü? Faudra-t-il éternellement redescendre et remonter ces cent mètres de verticale, sans jamais atteindre le fond de cette immense galerie à peine entrevue. Pourra-t-on seulement réunir le matériel nécessaire pour y retourner? Si des jeunes gens inexpérimentés renoncent devant la première aventure, somme toute bénigne, dois-je les imiter? Il n'en est pas question un seul instant. Je vais tout simplement tourner la difficulté.

A 100 mètres au-dessous du Hayaü, au sommet de la lande des Ahourets (les petites ouvertures), il y a la Bouhadère, le trou souffleur. 15 cm. de diamètre à peine. Qu'à cela ne tienne, on agrandira. Il en vaut la peine si on réussit à joindre la grande diaclase dont on connaît maintenant l'existence.

C'est pourquoi, le 30 juin 1944, par une journée suffocante, vous auriez pu voir trois mineurs, une pioche à la main, s'acharner contre la minuscule Bouhadère : ce sont MM. Gaudin, Prevel et moi-même. Deux heures, trois heures, ils travaillent d'arrache-pied. La sueur ruisselle de leur front. Qu'importe! Ils entrevoient une galerie et cela excite leur ardeur. Par malheur, un rétrécissement impraticable de la roche les oblige à abandonner. Et pourtant, derrière, à deux mètres à peine, c'est large, c'est spacieux! Si près du but et subir un échec!

Que non! Allons piocher derrière l'étroiture, là où la roche semble se disjoindre. Et en effet, après quelques coups de pioche, je m'insinue dans un boyau étroit. Ventre et dos éraflés par le rocher coupant, centimètre par centimètre, j'avance. 10 mètres, 20 mètres, une salle.

« Ohé, les gars! Venez vite, nous passons! »

Gaudin ose seul s'engager dans la chatière et me rejoint dans une salle basse.

« Venez ici, il y a une petite fenêtre, mais elle est si étroite! Pourrons-nous la forcer? »

« Chut! Ecoutez!... »

Retenant notre respiration, à genoux devant ce petit trou où ne

passerait pas un blaireau, nous restons là, interdits, nous regardant à la lumière d'une faible bougie. Un ronflement puissant sort de la chatière.

« Ce n'est pas un moteur d'avion. Ce n'est pas une batteuse. Serait-ce le grondement d'une cascade lointaine?

« Je pencherais plutôt pour un phénomène de résonance. L'air d'une cavité importante s'écoule par ce tuyau et cause le bruit qui nous intrigue.

« Résonance ou cascade, peu importe! La conclusion est qu'il y a un élargissement derrière. A tout prix, il faut passer! »

Oui, mais pas par là! On ne peut travailler dans ce coin. Ces rochers en équilibre instable nous écraseraient. Sortons, et puisque la chance nous a favorisés jusqu'ici, cherchons un troisième orifice. Aussitôt dit, aussitôt fait, Nous rejoignons M. Prével qui se repose sur le bord du sentier. Il ne croyait pas que nous serions de retour aussi rapidement. Aussi est-il un peu déçu quand il apprend que nous allons recommencer notre travail de taupes. A plat ventre par terre, nous cherchons attentivement, scrutant la moindre fissure, sondant la moindre fente.

« Ici! Venez ici, La mousse est agitée par un courant d'air! Et derrière, c'est creux! »

Oui, c'est creux, mais il y a un gros rocher qui nous gêne. Nous nous arcboutons à la barre à mine. Un coup, deux coups. La pierre bascule et roule sur la pente en même temps qu'un vent violent se déchaîne du trou débouché et glace notre front. Je m'insinue en rampant dans un goulet étroit et deux pas plus loin, je me relève. Je suis dans une galerie grandiose, je suis dans la Bouhadère.

L'Exploration.

En attendant que les membres du Spéléo-Club arrivent pour la traversée complète Hayaü-Bouhadère, les Saint-Péens vont faire l'exploration de la grotte. Il ne restera plus, le 22 juillet 1944, lorsque Blanchet arrivera avec ses amis, qu'à faire la preuve absolue que Gouffre et Grotte ne font qu'un. Ce sera leur mérite, et combien grand. Je crois que, sans eux, nous n'aurions pu, ni peut-être osé refaire la descente du puits.

Par les tentatives décrites, vous connaissez déjà les caractéristiques du gouffre : à 30 mètres, un palier, 25 mètres plus bas, deuxième palier.

Petite galerie de 50 mètres et descente en colimaçon, de 15 mètres jusqu'à la salle de la liaison.

C'est ici, en effet, que le 22 juillet 1944, deux équipes de six jeunes gens chacune, dirigées, la première par Blanchet, Baylac et Ross, la deuxième par Lanoé et moi-même, la première descendant du Hayaü, la deuxième venant de la Bouhadère, se réunirent, après 3 heures d'efforts soutenus. Quelle minute d'émotion intense lorsqu'on sut que Bouhadère et Hayau ne faisaient qu'un, lorsque les voix des deux équipes se reconnurent, lorsque les uns virent les photophares briller au sommet de la voûte, tandis que les autres les voyaient ramper au ras du sol. N'oubliez pas d'ailleurs qu'on était à la veille de la Libération, que partout on s'armait; que partout on travaillait pour la France. Si les maquis assumaient les dangers et les fatigues du combat, leurs auxiliaires ne manquaient pas parmi nous. Des armes n'avaient-elles pas été cachées par nos soins dans une grotte voisine. Aussi, spontanément, dans l'ivresse de savoir la montagne conquise,

la *Marseillaise* éclata à 100 mètres sous terre, sur les rives d'un minuscule ruisseau. Notre ami Séveracq était avec nous ce jour-là. Quelques mois plus tard, en plein ciel de gloire, il versait son sang pour la France et apportait à la victoire la contribution de notre Club.

Sitôt apaisée l'émotion de cette rencontre attendue et pourtant surprenante et mystérieuse, les douze réunis poursuivent l'exploration méthodique de la caverne. Le ruisseau qui sourd du rocher concrétionné, traverse la salle et va, à l'ouest, passer sous un pont orné de stalactites. Primitivement, la rivière passait dans le couloir supérieur. Par suite de l'érosion, elle s'est ménagée un passage inférieur. J'ai vu un phénomène analogue, encore actif actuellement, dans la grotte des Castets, à Saint-Pé. A l'étiage, l'eau filtre de deux siphons, laissant plus haut un tuyau libre.

Vêtu d'une simple carapace de boue, en me glissant par cet orifice, je suis tombé dans un lac qui affleure le niveau de la canalisation et, à la nage, j'ai pu poursuivre assez loin ma promenade. En temps de crue, l'eau emprunte le goulet. A la Bouhadère, rien de semblable. Le ruisseau passe toujours sous le pont et le passage supérieur est désormais fossile. L'enjamber, se couler le long d'une cascade de 12 mètres, s'enliser dans un laquet vaseux et siphonnant, constater que tout passage est obstrué, un jeu pour l'agile Blanchet qui nous rejoint en moins de cinq minutes. Le ruisseau n'est apparu quelques instants que pour se perdre à nouveau dans la montagne et se purifier davantage avant de voir le jour à la résurgence des Gabarrets.

Maintenant, la marche se poursuit au nord, et pendant 300 mètres, la diaclase retentira de cris émerveillés, d'exclamations, parfois d'appels à l'aide si une prise se trouve trop haut placée, ou si un pied se coince dans une étroiture. Car les difficultés ne font pas défaut. A des passages spacieux succèdent les laminoirs, au chemin facile et plat, l'escalade, à la cuvette boueuse, la corniche délicate. Que de variantes dans l'itinéraire! Nous sommes assez nombreux pour tout tenter. Pourtant, après 70 mètres, quand on change de direction pour s'orienter vers l'est, on n'aperçoit pas une galerie découverte récemment et non encore visitée.

La diaclase, qui s'élève depuis un moment à 30 ou 40 mètres et que nous avons suivie, soit par les gours du plancher stalagmité, soit sur un pont jeté à 10 mètres de hauteur, la diaclase s'élargit soudain et s'ouvre sur une salle de belles dimensions, la salle du gros bourdon.

Une galerie s'en détache vers le nord. Mais le véritable chemin n'est pas là : un puits bouché oblige à revenir en arrière. Il faut s'engager sous le bourdon, ramper dans les interstices de gros blocs amoncelés et atteindre une terrasse étroite, en évitant les précipices. Un peu de courage pour faire un saut par dessus le vide. Mesurez votre élan, mais n'ayez pas peur! c'est à peine un peu plus qu'une enjambée. Descendez ensuite les gradins qui sont devant vous et vous êtes dans la salle du chaos.

Le chaos! et quel chaos! Après une dizaine de visites, je n'arrive pas encore à m'y reconnaître sans hésitations. Couloirs, chatières, laminoirs, cheminées, escaliers se mêlent et s'entrecroisent dans un désordre indescriptible. Heureusement, j'ai pris soin, les jours précédents, de graver des flèches en direction du gouffre. Le voilà dans son coin sauvage! Les pierres qu'on y lance résonnent cinquante mètres plus bas, dans une salle immense. Pour y accéder, nous allons prendre une cheminée verticale où l'on ramone, face au vide. Après

25 mètres d'acrobaties plus ou moins scabreuses, on atteint une galerie semi-circulaire. Nous perchons sur la tribune d'une cathédrale au vaisseau immense, à la voûte élancée. Des fenêtres nombreuses permettent de suivre les vers luisants qui rampent sur les dalles ou qui se balancent et se dandinent sur l'échelle, pendant que ceux-ci contemplent, dans le firmament souterrain, les étoiles piquées à 25, 40 et même 50 mètres de hauteur. Chacun, à tour de rôle, descend, chacun va boire au ruisseau, chacun interroge un écho qui se répercute dans tous les coins de la caverne.

Et c'est la fin, à 150 mètres plus bas que l'orifice du Hayau. L'écho se perd dans des fentes inaccessibles et va dire à la montagne que des intrus sont venus troubler la paix et le silence de ces lieux, le ruisseau chante et fuit sous un labyrinthe étroit : dans quelques instants, au-delà de la faible croûte de roche qui nous sépare du jour, il ira, aux Coumates, désaltérer les brebis de François Brousset. Quant à nous, nous sommes trop gros pour suivre le ruisseau, trop lourds pour nous envoler avec l'écho, et à regret, bien à regret, après maints essais infructueux, nous regagnons le chaos.

Là aussi, tout serait-il fini? Non. A quelques mètres à peine, se cache un gouffre intéressant. Récemment découvert par Lanoé, il a livré un trésor d'ossements fossilisés de toutes sortes : loups, sangliers, hyènes et ours des cavernes. L'étude et l'exploration doivent en être poursuivis avec ardeur.

Et maintenant, sortons! Escaladons cette faille redressée et prenons la dernière galerie connue, orientée au nord. Une courte pause dans la petite salle des glaives en attendant, peut-être, des heures et des journées d'étude et d'observation d'ordre préhistorique. Et voici, après neuf heures de gymnastique dans la nuit sombre de la caverne, après neuf heures d'escalades, de ramping, de descentes et de remontées, à travers les branches de la forêt, la splendeur du soleil couchant. Une belle journée d'amitié et d'entr'aide fraternelle s'achève dans la paix du soir.

Pendant qu'on se restaure, car on n'a rien mangé ni bu depuis le matin, j'annonce qu'il reste un coin secret de la grotte. Je n'ai pas osé le montrer prématurément parce qu'il mérite de garder toute sa pureté pour les savants, parce qu'il réserve, avec la grotte voisine du Couraou, des surprises aux spécialistes de la préhistoire. Aussi, quand nous dévalons les pentes des Ahourets, alors que le soleil enveloppe les cimes des hêtres d'un nimbe radieux, alors que les ravins sont déjà plongés dans l'ombre du crépuscule, nous rêvons qu'un sorcier aurignacien, sa lampe d'huile à la main, le masque sur le visage, se glisse en tapinois dans les sentiers mystérieux et pénètre dans la Bouhadère, comme jadis, pour purifier le sanctuaire que nous avons violé et procéder à ses incantations magiques.

III. — CONCLUSION

Le tour du massif de Saint-Pé, tel qu'il est actuellement connu, est terminé. 105 gouffres ont été reconnus et presque tous sont explorés. Parmi ceux-là, quelques-uns méritent l'attention : le Hayaû-Bouhadère, que nous venons de visiter, la grotte de la Résistance avec ses draperies incomparables de finesse et de blancheur, celle des Choucas avec ses dangers réels et inévitables, le Mail Négré avec ses excentriques curieuses cachées à 140 mètres de profondeur, la Garro avec sa salle immense au fond d'un aven de 70 mètres et sa cascade encore inviolée, les *Castets* avec ses siphons, ses lacs, ses cascades et ses marmites de géants.

Les découvertes, vous le pensez bien, n'ont pu être réalisées qu'à

force de recherches patientes et pénibles. Un homme seul, au fond des bois ou des ravins, est tenté quelquefois de découragement, s'il n'est soutenu par une passion violente ou par une idée tenace, un espoir insensé. Voyez-le, au terme d'une journée infructueuse, et il y en a beaucoup de celles-là. Voyez-le, dis-je, perdu dans le brouillard au milieu des cratères des Culs d'Aousets, loin de toute cabane, loin de tout refuge, loin de tout secours. Pour réaliser sa situation, il faut avoir parcouru ses hauts plateaux de Saint-Pé par une belle journée d'été. Pour se représenter le paysage, il suffit de regarder une carte de la lune : une vaste étendue sans eau, sans arbre, sans ombre, presque sans végétation. Uniquement de la caillasse sur un plateau creusé d'innombrables entonnoirs de 50 à 100 mètres de diamètre, tous pareils, tous circulaires, tous également profonds. Pas un point de repère! Rien qui caractérise le point où vous vous trouvez. Qu'il soit surpris par le brouillard ou par la nuit, et le berger lui-même se perdra et tournera en rond des heures durant sans retrouver son gîte prochain, si son fidèle patou n'est pas là pour le ramener chez lui.

A l'hostilité du terrain, se joint parfois la faiblesse de l'homme. Un jour, sur une paroi verticale de l'Aroü, je me suis senti soudain indisposé, incapable de placer un pied devant l'autre. Je dus me reposer de longues heures, et quel repos! les jambes pendantes dans le vide, avant de pouvoir me relever et repartir.

A quoi bon tant de fatigues, tant de peines et peut-être tant de dangers!

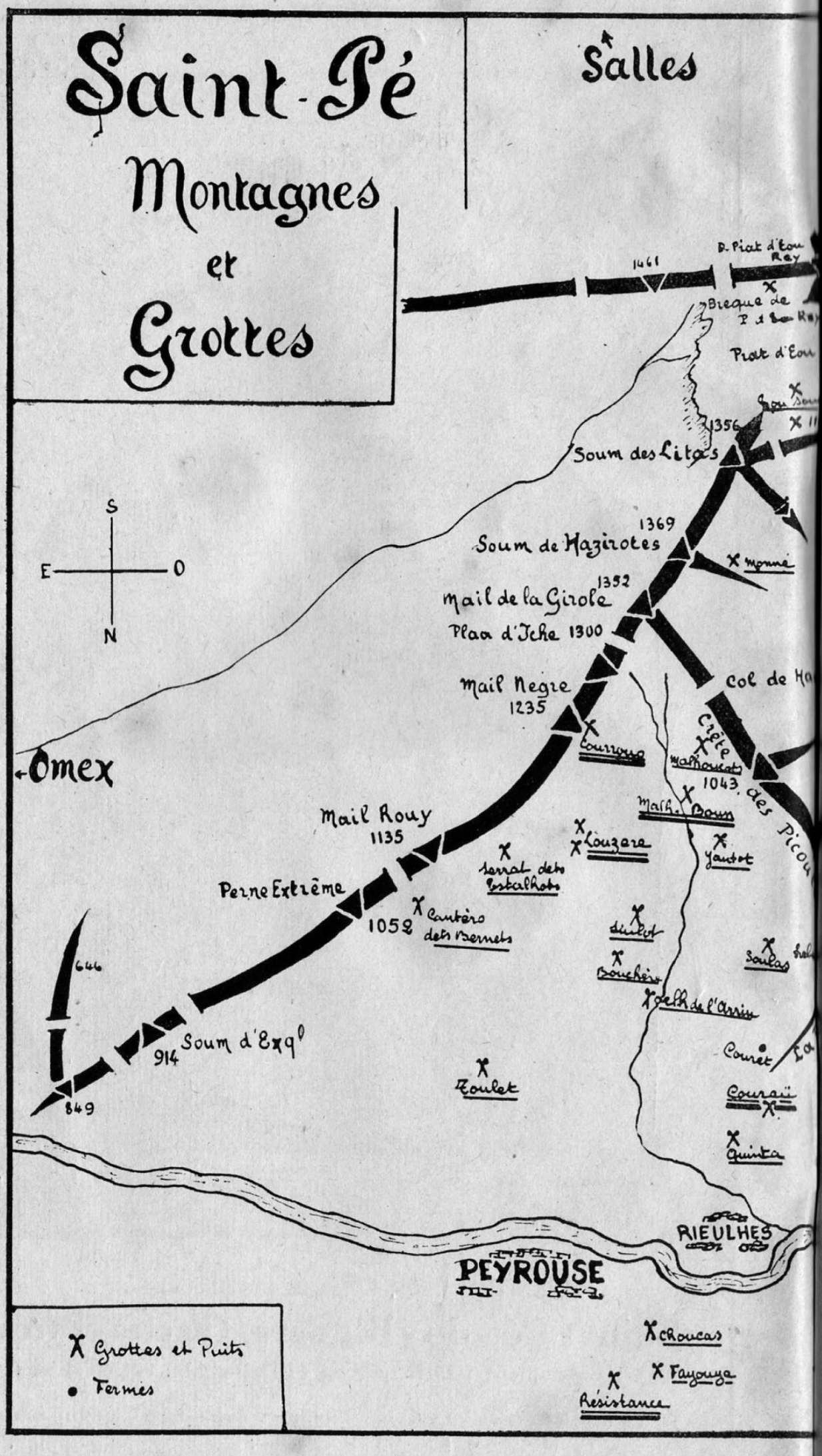
Je me le suis dit à moi-même plus d'une fois, quand, sous l'orage, je rentrais fourbu de fatigue et bredouille. Et cependant je suis reparti, je suis revenu à la montagne. Après le repos d'une nuit, toute lassitude a disparu. Oui, j'y suis revenu, j'y reviens encore et j'y reviendrai tant que les forces ne m'abandonneront pas, parce qu'il y a pour l'homme de la joie à aller vers l'inconnu, à trouver ce que les autres n'ont pas su voir, à contempler les paysages vierges, à descendre le premier dans les gouffres, à percer le secret des eaux sauvages, enfouies ou résurgentes, à ressusciter les âges géologiques au contact même du terrain et, Dieu aidant, à retrouver les vestiges de nos lointains ancêtres de l'âge de pierre.

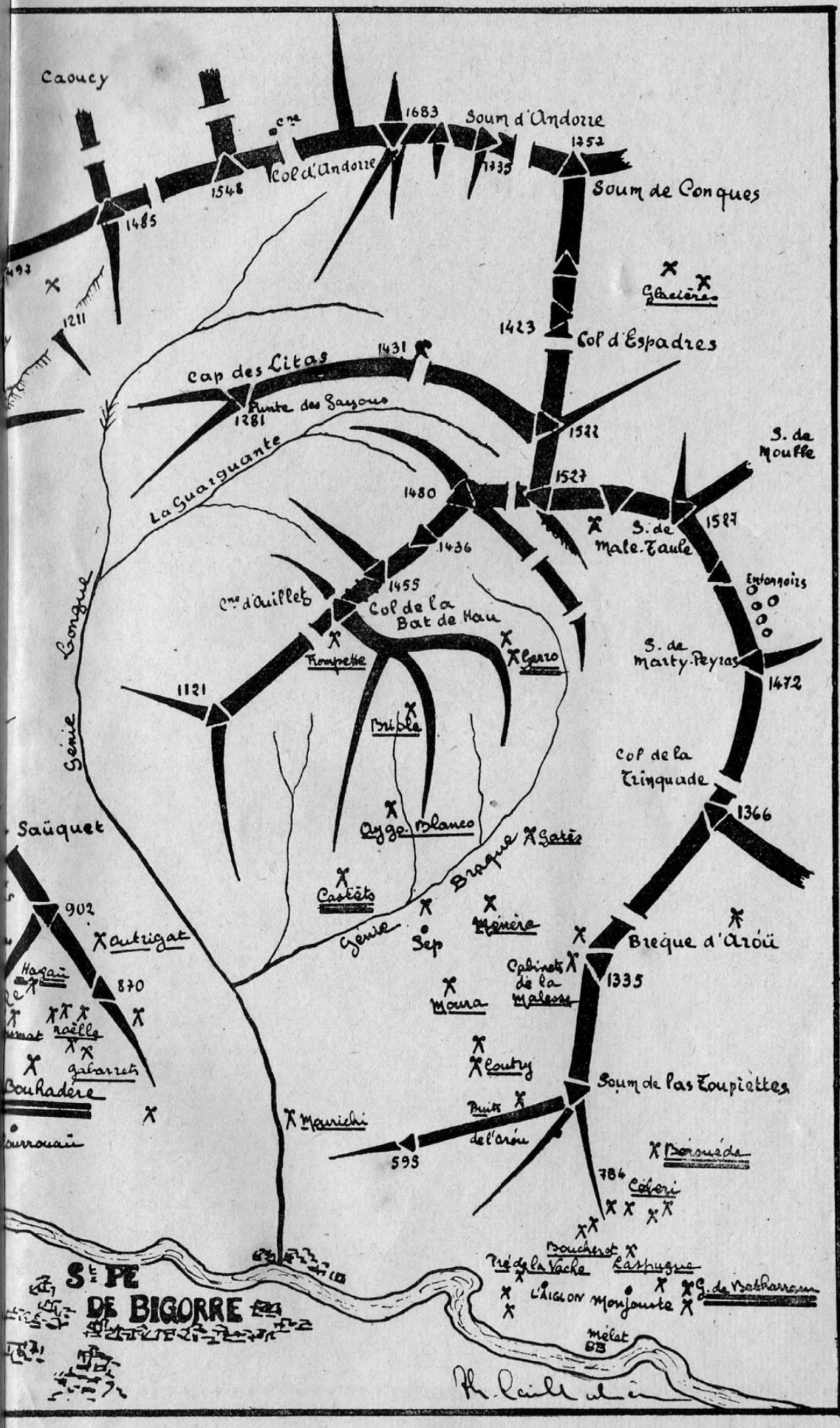
Quel que soit ce travail de prospection, il eut été vain cependant, sans l'aide et le concours du Spéléo-Club Pyrénéen. Je remercie vivement M. le Président Sarding et ses hardis compagnons qui m'ont permis des descentes que je n'aurais jamais entreprises seul. Trop souvent, j'en serais resté aux rêves chimériques comme ceux que font les poètes en présence des cieux étoilés. Or une certitude, une connaissance, si modeste, si décevante soit-elle, est supérieure aux hypothèses les plus séduisantes, mais incontrôlables. La connaissance seule consacre le mérite et récompense les peines et les efforts.

Faut-il conclure de tout ceci que le massif de Saint-Pé soit complètement prospecté et exploré? Loin de là. La Bouhadère recèle encore des galeries inconnues. A la Garro, si la grande salle a été parcourue, la cascade n'a pas été remontée. A Quinta, le lac souterrain n'a pas été entièrement traversé. Les recherches doivent se poursuivre au Thail, à l'effet de retrouver la grotte du frère Antoine; sur les Pernes, à la coume dets Arrats, il y a un aven insondé : sur l'Aroü, massif des grottes de Bétharram, de vastes régions sont encore *terræ incognitæ*. Des grottes se cachent derrière les résurgences de la Lit et d'Aygo Blanco. D'immenses travaux, et je l'espère, de beaux succès sont encore réservés aux membres du Spéléo-Club Pyrénéen.

B. ABADIE.

Le gérant : PÉRÉ.


Saint-Pé
Montagnes
et
Grottes
Salles
1461
P. Piat d'Ou Rey
Brèque de
Piat d'Ou
1356
Soum des Litas
1369
Soum de Hazirotes
Mail de la Girole
1352
Plaa d'Iche 1300
Mail Negre
1235
Col de Ha
Omex
Mail Rouy
1135
Perne Extrême
1052
Cantèro dets Bernets
646
914
Soum d'Exqlo
849
Crête Malhaucats
1043
Malh. Doum
Louzare
Yautot
Serrat dets Estalhots
Soulas
Couret
Courau
Quinta
RIEULHES
PEYROUSE
Croucas
Fayouga
Résistance
S
E
O
N
Grottes et Puits
Fermes


Caoucy
1683
Soum d'Andorre
1352
Col d'Andorre
1548
1485
1335
Soum de Conques
1423
Col d'Espadres
1431
Cap des Litas
Punte des Sayous
1281
1522
S. de Mouffe
La Guarguante
1480
1527
1587
S. de Male-Taule
1436
Entonnoirs
Cne d'Aillet
1455
Col de la Bat de Hau
Longue
Génie
Rompette
Cerro
1121
Bridla
S. de Marty-Peyras
1472
Col de la Trinquade
1366
Saüquet
Oyge. Blanco
Gatès
Castèts
Braque
Génie
Sep
Ménère
902
Brèque d'Aróü
Autrigat
Cabinet de la Maleou
1335
Moura
Coutry
Soum de las Toupiettes
Mauriehi
Puits de l'aróu
598
Bonnède
784
Cabori
Bouchero
Pré de la Vache
Lashugue
L'AIGLON
Monjoute
Mélat
S.t PÉ DE BIGORRE